Document généré le 6 mai 2024 04:24

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Le Vieux Québec : un plan d'inspiration médiévale

Charles Bourget

Numéro 42, été 1995

Présence du Moyen Âge au Québec

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8751ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bourget, C. (1995). Le Vieux Québec : un plan d'inspiration médiévale. *Cap-aux-Diamants*, (42), 10–13.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1995

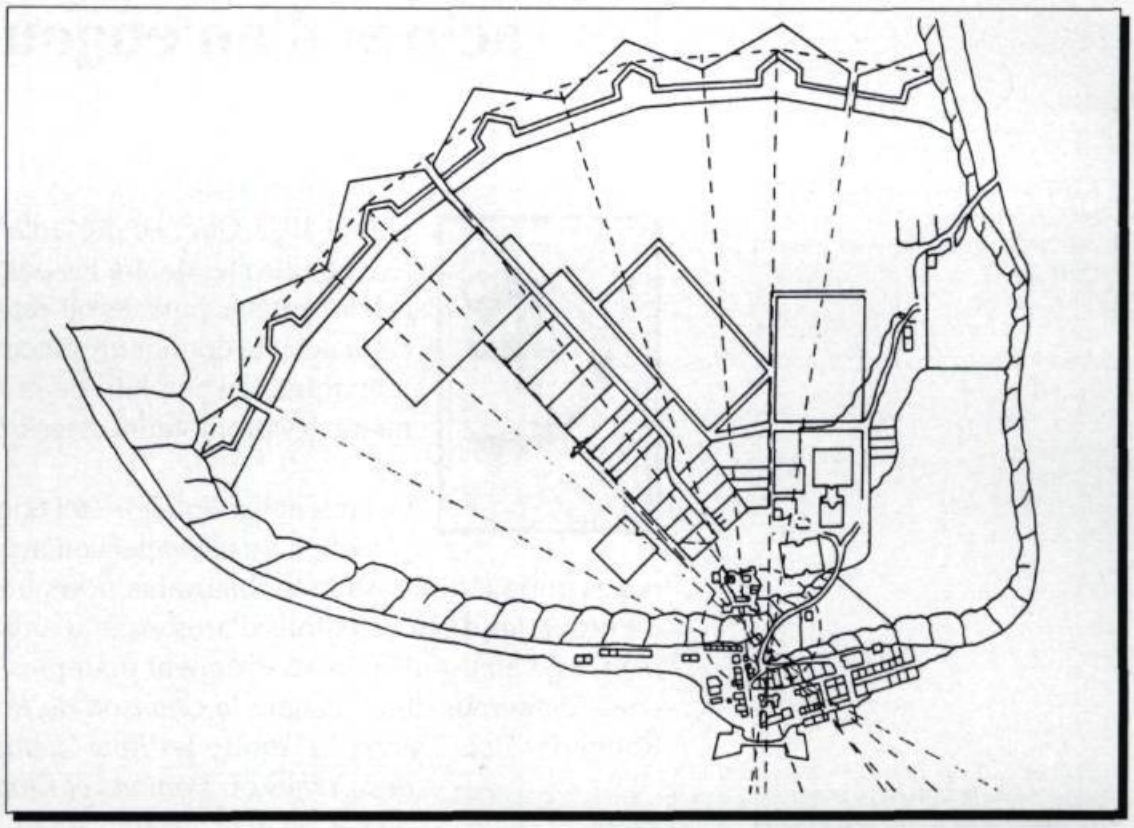
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



La ville de Québec en 1664 par Jean Bourdon, ingénieur du roi. On y remarque l'ébauche d'un plan radio-concentrique où cohabitent plusieurs persistances médiévales. Le respect de la topographie du site par certains tracés comme la côte de la Montagne et la côte de la Fabrique sont significatifs de cela. (Noppen et *al. Québec, trois siècle d'architecture*, Québec, Libre Expression, 1979, p. 15).

LE VIEUX QUÉBEC

UN PLAN D'INSPIRATION MÉDIÉVALE

par Charles Bourget

QUÉBEC, CETTE VILLE MERveilleuse qui suggère, fière au sommet de son éperon rocheux, les meilleurs romans de cape et d'épée montre plusieurs persistances médiévales dans son organisation urbaine. Au premier coup d'œil, nombre de ces caractéristiques traditionnelles pourraient passer inaperçues. Mais attention! Québec n'est pas une ville du Moyen Âge. L'objectif de ce texte sera de montrer que les ruptures historiques ne sont pas toujours aussi évidentes qu'on voudrait souvent le croire et qu'à Québec, la force de la tradition est encore très importante .

Québec, une ville de son époque

Attardons-nous tout d'abord à la thèse qui présente Québec comme une approximation des modèles militaires idéaux de la Renaissance. En Europe, à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, on conçoit des villes qui répondent à un art militaire transformé par l'artillerie et par l'avénement des armées permanentes.

André Charbonneau, Yvon Desloges et Marc Lafrance ont étudié la question: «On favorise [..] une symétrie entre le plan de ville et le périmètre de la fortification et une liaison [...] entre les différentes parties de la ville, axée sur les exigences de la défense. Dans cette optique, le principe de la convergence des voies prime à cause de l'accès facile qu'il assure aux bastions. En outre,

il subordonne la ville au périmètre de la fortification et à un centre aménagé en fonction du périmètre d'où l'importance de la rue des remparts et de la place d'armes.»

Les exemples qui correspondent le mieux à cette description sont le plan de Palmanova en Italie et la vision d'une ville idéale par Errard de Bar-le-Duc .

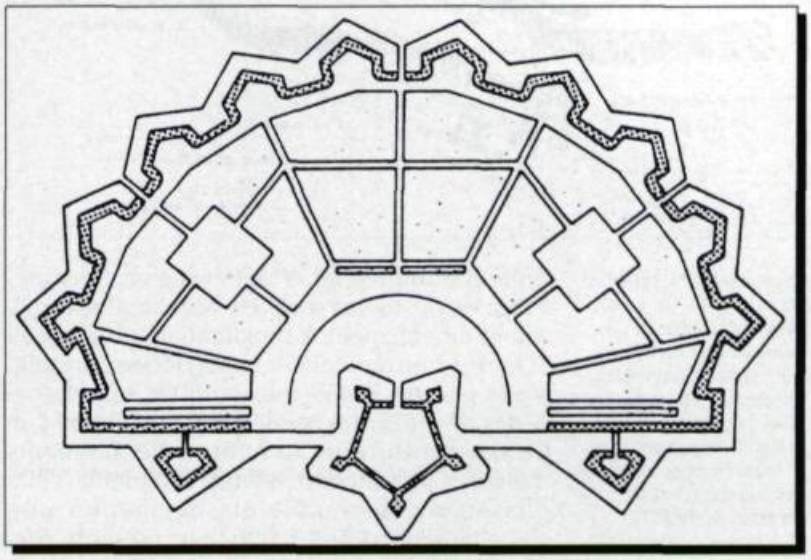
La capitale de la Nouvelle-France cherche à imiter les villes de plan radioconcentrique organisé autour d'une place d'armes centrale: «les traits topographiques du plateau de Québec, l'emplacement du fort et de la Place d'Armes, leur corrélation avec le tracé des rues Sainte-Anne, Saint-Louis et Mont Carmel laissent supposer un plan modèle pour la Haute-ville».

Les auteurs de *Québec, ville fortifiée du XVIIe au XIXe siècle* ne suggèrent pas, par contre, que la ville respecte intégralement un de ces plans idéaux, mais bien qu'on a eu à l'esprit un principe de base que l'on aurait cherché à appliquer dès les années 1630 sous le gouverneur Charles Huault de Montmagny. Les fortifications représentées n'ont jamais été réalisées comme telles, mais il semble qu'en 1636 on voulait faire de Québec une ville de plan radioconcentrique. Mais il y a une marge entre les intentions et ce qui se produit dans les faits.

Québec, une ville développée selon les aléas des besoins

Il serait faux d'affirmer que les villes médiévales se sont construites sur un mode aléatoire. On a des exemples de bastides royales, des villes comme Aigues-Mortes, fondée au XIIIe siècle sous saint Louis, qui peuvent adopter un plan assez régulier en damier. Par contre, il faut comprendre que nombre de villes se sont développées de manière spontanée à partir du XIe siècle près d'un château ou d'un monastère. On les a souvent nommées villes d'accession. Ces villes se sont généralement adaptées à la topographie du lieu de manière naturelle.

Qu'est-ce qu'un développement naturel au Moyen Âge? Afin de répondre adéquatement à cette question, il faut se replacer dans le contexte médiéval de propriété terrienne. La base du pouvoir seigneurial est intimement liée à la possession du sol ainsi qu'à tous les droits qui lui sont inhérents. Par la création urbaine, le prince exemptait en partie ou complètement la terre de ces droits, ce que l'on appelait franchises dans le premier cas ou commune lorsque la communauté d'habitant était autogérée et libre de droit. Par contre, des portions parfois importantes du territoire de la ville demeurent sous domination seigneuriale en raison de la présence même du château ou du monastère qui a servi de base à l'établissement de la ville. Le seigneur peut également concéder d'autres territoires à l'extérieur de l'étendue initiale de l'agglomération à des communautés religieuses diverses. Ceux-ci, un jour ou l'autre, pourront se trouver intégrés à l'entité urbaine en expansion. On comprend facilement que la diversité des intérêts qui sont ainsi confrontés n'est nullement propice à la mise en place d'une ville rigoureusement organisée.

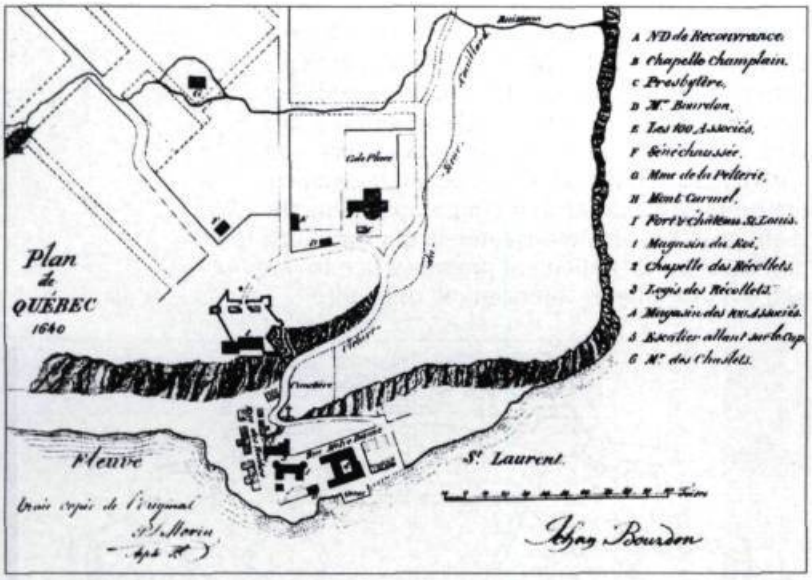


Une ville idéale par Errard de Bar-le-Duc propose un plan radioconcentrique en demi-cercle qui se rapproche passablement de celui préconisé, selon toute vraisemblance, par Montmagny et Bourdon. (Adaptation de Charbonneau, Desloges et Lafrance. *Québec, ville fortifiée du XVIIe au XIXe siècle*, Québec, Pélican, 1982, p. 324).

Les choses se sont passées d'une manière tout à fait analogue à Québec, bien que théoriquement nous soyons en face d'une création urbaine à partir d'un site vierge. La ville montre bien certaines caractéristiques de la ville d'accession médiévale: tracé des rues souvent irrégulier, intégration à la topographie du lieu et concession territoriale qui commande le plan plutôt que de s'y plier. Que s'est-il passé?

Regardons, depuis les tous débuts, l'évolution du site de notre capitale. L'histoire de Québec commence en 1603, année où Samuel de Champlain visite la région pour la première fois. Il y fondera un premier établissement en 1608. Deux constructions sont à l'origine du développement ultérieur de la ville: l'habitation bâtie dès 1608 sur le site de l'actuelle église Notre-Dame-des-Victoires et le château Saint-Louis, érigé à la haute-ville sur l'emplacement de l'actuelle terrasse Dufferin. À ce moment, par contre, il n'y a pas vraiment de programme de peuplement du site. Lorsque Champlain parle de fonder une ville en 1617, il prévoit un emplacement moins accidenté dans la vallée de la Saint-Charles.

Tout se passe alors comme si les deux constructions initiales formaient un noyau d'origine analogue à ceux qui caractérisent les villes d'accession des siècles médiévaux. Les éléments nécessaires au fonctionnement du petit établis-



Copie du XIXe siècle du plan de 1640. On y voit l'état de la ville au moment de l'installation des communautés religieuses en haute-ville. Les structures préexistantes sont bien définies: fort et château Saint-Louis (I) et le magasin du Roi (1). (Noppen et *al. ibid.*, p. 7)

sement commercial et défensif sont tous présents: dès 1615, les récollets installent une maison et une chapelle à proximité de l'habitation et en 1617, un agriculteur, Louis Hébert, s'installe sur le plateau. Fief et seigneurie lui seront concédés dès 1626. Il possède alors une bonne partie du territoire de la haute-ville. Éléments militaires, présences religieuse et agricole: l'établissement ressemble étrangement à une châtellenie féodale. L'habitation présente elle-

«La rue Saint-Jean, hier et aujourd'hui». Les façades refaites de certaines constructions de la rue Saint-Jean. On voit bien les cheminées qui sont artificiellement reléguées près du mur gouttereau. On a ainsi corrigé l'alignement de la rue au XIXe siècle. Photo: Louis Prudent Vallée vers 1875. Photo: Yves Beauregard, 1995. (Coll. Yves Beauregard).

même certains traits des forteresses du XVe siècle et «répond à des besoins similaires».

Il faut comprendre que le contexte d'insécurité coloniale se rapproche plus de celui des siècles féodaux que de celui de l'Europe contemporaine. L'ennemi principal, du moins le croit-on, c'est l'Amérindien. Le mode d'attaque des tribus autochtones est d'un niveau technique comparable (malgré l'absence d'utilisation du fer) à ceux des combattants européens de l'ère précédant l'apparition de l'arme à feu. Il est normal que la réponse défensive des premiers colons, contexte économique limitatif aidant, s'apparente à celle de leurs ancêtres.

C'est sous Montmagny, premier gouverneur de la Nouvelle-France à partir de 1636, que l'on opte finalement pour Québec comme site de peuplement. Il semble que l'on désire profiter de la proximité des éléments défensifs existants et ainsi assurer une retraite pour les habitants en cas d'attaque amérindienne. C'est à ce moment que se font les concessions urbaines aux diverses communautés religieuses qui viennent s'établir au pays.

Entre 1629 et 1632 sous l'occupation anglaise, les communautés avaient dû quitter l'établissement de Québec. Les jésuites reviennent dès 1632, mais utilisent au départ l'ancienne résidence des récollets en basse-ville. Les ursulines et les hospitalières augustines arrivent en 1639. Chacune de ces communautés reçoit un terrain important en haute-ville. On se souvient que le plateau avait été concédé en seigneurie dès 1626. C'est Guillaume Couillard qui la possède alors. Il faut en racheter des parties, faire nombre de concessions et donner des compensations aux communautés sous forme de terrains hors des limites de la ville afin qu'elles acceptent de réduire l'étendue de leur capital «urbain». Tout cela parce que Montmagny et l'ingénieur Jean Bourdon désirent régulariser le plan de Québec pour en faire la meilleure approximation possible du plan radioconcentrique. Mais le mal est déjà fait. La ville est déjà installée sur deux niveaux, la côte de la Montagne montre son tracé tortueux, fonction de la topographie du lieu et le pouvoir royal trône en haute-ville sur un emplacement qui n'est pas nécessairement le plus propice à devenir le point central d'une organisation rigoureuse.

Dans ce contexte, les concessions religieuses, faites tant bien que mal, montrent la difficulté d'allier le principe de la concession seigneuriale et du plan directeur. Une fois cette impulsion organisationnelle donnée, la ville s'étendra autour des éléments existants. Cela rappelle encore une fois le processus médiéval de constitution du tissu urbain.

L'éternelle confrontation entre pouvoir civil et pouvoir religieux des cités épiscopales médiévales se lit encore dans le plan de Québec. La cathédrale est en effet placée sur une hauteur importante, la seconde après celle du château et à quelque distance de ce dernier afin de bien s'en démarquer. Elle conserve d'ailleurs une parfaite orientation est-ouest, très rare au XVIIe siècle. C'est en fait une particularité essentielle de toute construction religieuse au Moyen Âge.

Le choix du site de l'Hôtel-Dieu, au bord d'un ruisseau, en surplomb de la rivière Saint-Charles, à proximité de la cathédrale, poursuit encore une tradition toute médiévale. La coutume veut en effet que ces établissements souvent assez anciens côtoient une rivière nécessaire à l'évacuation des déchets produits par les soins donnés aux malades. Leur ancienneté dans les villes leur assure ainsi une place de choix, le plus près possible de l'évêque. Il en est ainsi à Paris et dans bien d'autres villes de province française.

Quant à l'organisation des rues, mis à part les quelques tracés rectilignes initiaux, elle suit la topographie et contourne docilement les grandes propriétés religieuses. La côte de la Fabrique suit la déclivité naturelle du terrain et, devenue la rue Saint-Jean, elle se faufile entre les terrains de l'Hôtel-Dieu et des ursulines. Le tracé actuel de cette dernière rue a été régularisé lors des travaux d'embellissement au XIXe siècle. À l'origine, elle formait en effet une belle ellipse que l'on a corrigée en tronquant plusieurs maisons afin d'en aligner les façades. Finalement, la «grande place», ou place du marché, devant la cathédrale est, grosso modo, formée par l'élargissement de la rue Buade et de la côte de la Fabrique. Ce procédé est encore une fois l'apanage de nombreuses villes médiévales, principalement en Angleterre et vient finir de nous convaincre de la présence de nombreuses persistances de traditions anciennes dans le plan de la ville de Québec.

La capitale de la Nouvelle France n'est pas une ville du Moyen Âge, mais de nombreux facteurs ont concurru à intégrer dans son plan d'ensemble certaines façons de faire qui restent en continuité avec les traditions médiévales. Il faut bien comprendre que l'autorité centrale nécessaire à la réalisation des plans idéaux de la Renaissance a été absente de la colonie jusqu'en 1663, époque où la couronne en prend l'entière direction. Les indécisions, les prises de positions contradictoires dûes à la séparation du pouvoir décisionnel entre les compagnies de traite des fourrures, le gouverneur et la couronne n'ont pas fourni un climat propice à l'établissement d'une communauté d'hommes et de femmes rigoureusement organisée. Mais il ne faut oublier non plus que les premiers individus à s'établir sur le territoire

«Place de l'Hôtel de Ville, hier et aujourd'hui». La place de l'Hôtel de Ville, ancienne grande place ou place du marché. Elle est formée par l'élargissement des rues Buade et de la côte de la Fabrique dans une tradition bien médiévale. Gravure vers 1870. Photo: Yves Beauregard, 1995. (Coll. Yves Beauregard).

de Québec ont encore en eux ce que l'on pourrait appeler le réflexe médiéval. En France, les villes et la vie n'ont pas encore beaucoup changé depuis un siècle. Paris est en bonne partie une ville du Moyen Âge et la majorité des villes françaises aussi. C'est pourquoi, face à une situation conflictuelle on a naturellement choisi la solution la plus traditionnelle. Cela a fait de Québec un exemple unique, une ville qui oscille entre modernité et tradition, une ville dont la richesse et l'originalité ne cesse de nous étonner. ♦

Pour en savoir plus:

Charbonneau, André; Desloge, Yvon; Lafrance, Marc. *Québec, ville fortifiée du XVIIe au XIXe siècle*, Québec: Pélican / Parcs Canada, 1982, 491 p.

Lavedan, Pierre et Hugueney, Jeanne. *L'urbanisme au moyen âge*, Paris: Arts et métiers graphiques, 1974. (Bibliothèque de la société française d'archéologie).

Noppen, Luc; Paulette, Claude; Tremblay, Michel. *Québec, trois siècles d'architecture*, Québec: Libre Expression, 1979, 40 p.

Charles Bourget est historien de l'architecture